



**HAL**  
open science

## Recension de Françoise Waquet, Une histoire émotionnelle du savoir. XVIIe-XXIe siècle

Simon Dumas Primbault

► **To cite this version:**

Simon Dumas Primbault. Recension de Françoise Waquet, Une histoire émotionnelle du savoir. XVIIe-XXIe siècle. Lectures, 2018, 10.4000/lectures.33864 . hal-03715674

**HAL Id: hal-03715674**

**<https://hal.science/hal-03715674>**

Submitted on 16 Aug 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**Lectures**  
Les comptes rendus

---

## Françoise Waquet, *Une histoire émotionnelle du savoir. XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*

Simon Dumas Primbault

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/33864>

ISSN : 2116-5289

### Éditeur

Centre Max Weber

### Référence électronique

Simon Dumas Primbault, « Françoise Waquet, *Une histoire émotionnelle du savoir. XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2019, mis en ligne le 29 avril 2019, consulté le 22 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/lectures/33864>

---

Ce document a été généré automatiquement le 22 mai 2019.

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors

---

# Françoise Waquet, *Une histoire émotionnelle du savoir. XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*

Simon Dumas Primbault

---

- 1 Démontrer la proposition, presque évidente et pourtant largement ignorée, que « la science est humaine » (p. 325), voilà l'ambition de l'historienne Françoise Waquet. Avec ce nouvel opus, elle se propose de mettre en lumière la part irréductible de subjectivité qui survit dans la science, et plus particulièrement le rôle joué par les émotions au cœur du savoir. À la suite de ses études de longue durée sur le latin<sup>1</sup>, l'oralité<sup>2</sup>, les relations de maître à disciple<sup>3</sup> et, plus récemment, sur les pratiques matérielles<sup>4</sup>, Françoise Waquet poursuit ici son projet de dresser une « écologie du savoir » – c'est-à-dire d'envisager le monde scientifique comme un « milieu » dont il convient d'objectiver le quotidien, dans ses pratiques, sa matérialité, ses institutions ou ses affects (p. 17). Le concept de « milieu » est succinctement défini comme l'ensemble des « liens multiples et réciproques » qu'entretiennent personnes, objets et institutions du monde scientifique (p. 17-18). Il est entendu que ce « milieu » reste invisible au chercheur lui-même tant qu'il n'y prête pas attention, c'est-à-dire tant qu'il ne l'objective pas dans une démarche réflexive. C'est cette objectivation que Françoise Waquet se propose de réaliser dans ses derniers ouvrages. Si l'aspect affectif de l'activité savante était déjà présent dans ses travaux précédents, c'était toujours en filigrane. En recentrant la perspective, l'auteure entend se donner les moyens de démontrer l'omniprésence des émotions dans la science.
- 2 En opposition à une histoire intellectuelle « abstraite et désincarnée », l'auteure se propose d'écrire une histoire matérielle « concrète et charnelle » du savoir (p. 11). À cette fin, il convient, selon elle, de mener des « recherches qualitatives » (p. 10) sur des « vies-travail » implicitement définies par le quotidien ordinaire du chercheur, fait de rencontres, de journées de bibliothèque, de dossiers de candidature ou d'attente de résultats – par opposition aux épisodes exceptionnels de la manipulation ou de la découverte (p. 17). L'auteure choisit de se pencher sur les égodocuments – journaux, correspondances, mémoires... – produits par nombre de savants français issus de

disciplines diverses – médecine, histoire, anthropologie... – au cours d'un « long XX<sup>e</sup> siècle [allant] jusqu'à nos jours » (p. 13). Si le titre de l'ouvrage annonce un arc chronologique débutant au XVII<sup>e</sup> siècle, seuls les chapitres 6 et 7 sont concernés par l'époque moderne. En se concentrant sur les détails de la pratique scientifique révélés par ces textes, l'auteure entend revenir à l'en-deçà de la publication scientifique pour retrouver les « scories affectives » de la subjectivité du chercheur (p. 11).

- 3 L'ouvrage est organisé en trois grandes parties. La première (« Une écologie émotionnelle ») se veut une « histoire externe » du savoir en trois chapitres, abordant successivement les personnes, les espaces puis les outils scientifiques. Visant à complexifier la figure de l'*homo academicus* en lui rendant ses affects, Françoise Waquet présente tout d'abord le savant comme un être sensible (chapitre 1). Illustrant son propos à l'aide d'études sociologiques sur l'après-thèse, ainsi que de témoignages de recrutements au Collège de France trouvés dans le journal de Maurice Halbwachs ou l'égohistoire de George Duby, l'auteure fait de la carrière universitaire une succession d'angoisses et d'inquiétudes, parfois couronnée de succès dans le plaisir, parfois suscitant tristesse et frustration. Nous renvoyant à son ouvrage *Les enfants de Socrate*, Françoise Waquet aborde les liens affectifs qui se tissent dans le milieu scientifique. Elle illustre les relations d'influence ou de filiation en s'arrêtant notamment sur l'admiration ou l'excitation manifestés par des élèves de Pierre Bourdieu, une communauté émotionnelle également marquée par le choc et la disgrâce lors de l'exclusion d'un membre. La longue correspondance entretenue par Marc Bloch et Lucien Febvre illustre pour l'auteure le rôle de l'amitié scientifique, que celle-ci soit motrice ou source de rivalité comme c'est le cas lorsque Febvre, en aîné, s'adjudgea la priorité au Collège de France. Après le savant, ce sont les espaces de savoir qui sont dépeints comme des lieux émotionnels (chapitre 2) où les habitudes et savoirs incorporés sont générateurs de plaisirs et d'agacements. En particulier, l'auteure s'attarde, dans un passage qui semble se nourrir de son expérience personnelle, sur le déménagement de la Bibliothèque nationale du site Richelieu en son actuel emplacement du XIII<sup>e</sup> arrondissement, et sur tous les menus tracassés, les frustrations voire les colères que cet espace et ses dysfonctionnements ont pu causer aux lecteurs forcés de s'adapter à une configuration nouvelle. L'auteure évoque également, à travers notamment le journal de Marie Curie ou les mémoires de François Jacob, l'attachement au laboratoire, la fatigue et la tension causées par des nuits de manipulation, voire le mal-être qu'un tel espace peut générer s'il devient trop petit ou trop désordonné. Le travail de terrain – le dépaysement, sa beauté comme sa rudesse, les mythes et les déceptions – ou de bureau – son confort, sa solitude ou sa promiscuité – ne sont pas en reste, illustrés respectivement par divers témoignages d'anthropologues, notamment celui de Maurice Godelier, et par des descriptions des bureaux de Claude Lévi-Strauss et de Marcel Mauss. Enfin, dans la veine de *L'ordre matériel du savoir*, les objets du travail scientifique sont envisagés sous l'angle de l'investissement émotionnel qu'ils représentent pour le savant (chapitre 3). Ce sont surtout les livres, les papiers personnels et les notes de terrain qu'aborde l'auteure : Bloch détaille par exemple à son ami Febvre la douleur causée par la perte de sa bibliothèque en 1942 ; deux anthropologues américains s'attardent sur l'anxiété autant que la satisfaction que génèrent en eux leurs notes de terrains ; les travaux de Henri-Jean Martin ou Anthony Grafton sur l'imprimé nous révèlent les agacements de la lecture ou l'empressement de la note marginale. Enfin, Françoise Waquet s'attarde, à l'aide de travaux de sociologie, sur la « *computer anxiety* » que cette nouvelle technologie provoque chez nombre de chercheurs. Ce regard « externe » lui permet d'« objectiver », à l'aide d'un vaste ensemble d'exemples, les émotions multiples

et contrastées, souvent contradictoires, qui agitent les chercheurs ou dont les espaces et les objets de savoir sont investis.

- 4 En vis-à-vis de cette première partie, la seconde intitulée « Les émotions au travail » se propose de porter un regard du dedans sur le quotidien des « vies-travail » précédemment mobilisées, afin de mettre en lumière l'économie émotionnelle de la science en train de se faire – ce que l'auteure qualifie d'« histoire interne », c'est-à-dire attentive au déroulement du quotidien scientifique, de la recherche à la publication, par contraste avec l'approche ponctuelle et thématique de la partie précédente. Cette partie consiste en deux chapitres reposant sur un « partage » volontairement « artificiel » (p. 155) entre la figure du chercheur et celle de l'auteur. En tant que chercheur, d'abord (chapitre 4), le savant au cours de sa vie est marqué par certaines œuvres – DUBY mentionne la lecture « passionnée » de Bloch – ou façonné par des rencontres – Pierre Chaunu et Frédéric Mauro évoquent l'émerveillement et l'éblouissement provoqués par les cours de Fernand Braudel. Il conduit sa recherche selon des pentes affectives vers des sujets qu'il affectionne – Daniel Roche ou Carlo Ginzburg écrivent sur le plaisir et l'enthousiasme que suscitent en eux leurs travaux – ou contre des thématiques qui le révulsent – Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot témoignent du malaise qui les sépare de leurs enquêtés. En tant qu'auteur, ensuite, le scientifique se découvre agité par une multitude d'émotions contradictoires (chapitre 5). Pendant la période de rédaction, durant laquelle le savant s'efforce d'effacer toute trace de sa subjectivité (p. 200), le sociologue Howard Becker témoigne notamment de la peur de la mise en ordre de ses réflexions puis de l'angoisse des blocages à l'écriture. La publication est également source de tensions, mais aussi d'enthousiasme comme en témoigne Jean-Pierre Vernant après que Maspero ait accepté un manuscrit, ou de frustration comme c'est le cas pour Febvre qui regrette s'être adressé à la mauvaise maison d'édition. Enfin, la réception critique de son œuvre est encore pour le scientifique un moment d'attente et d'inquiétude dont l'issue est incertaine. Le point de vue « externe » de cette partie permet à Françoise Waquet de tisser dans le quotidien du savant les tensions et les passions inventoriées dans la première partie et qui meurent, influencent ou entravent son action.
- 5 Enfin, dans une perspective comparatiste, la troisième partie de cet ouvrage, intitulée « La condition des émotions », se penche sur les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. Reprenant dans l'ordre les thématiques des cinq premiers chapitres – les savants, les espaces, les objets, la vie-travail du chercheur, puis celle de l'auteur –, Françoise Waquet s'intéresse à certains égodocuments produits par des Républicains des Lettres afin de démontrer « *mutatis mutandis* » que le « régime émotionnel » (concept non défini) de l'époque moderne est similaire à celui du long XX<sup>e</sup> siècle des parties précédentes (chapitre 6). Puisant dans ses travaux antérieurs sur l'Italie savante<sup>5</sup>, l'auteure montre que l'on retrouve des relations d'amitié dans les correspondances de Jean Mabillon, des plaintes au sujet de la bibliothèque dans les mémoires de Lodovico Antonio Muratori ou des marques d'admiration dans les éloges de Fontenelle. Enfin, l'auteure s'intéresse aux discours tenus par ces Républicains des Lettres – notamment la correspondance de Muratori et les *Jugemens des sçavans* d'Adrien Baillet – sur les émotions et les affects dans la pratique savante (chapitre 7). Elle avance qu'à travers l'histoire de l'objectivité – envisagée de l'époque moderne jusqu'à aujourd'hui, notamment à travers des manuels du XIX<sup>e</sup> siècle –, la culture savante s'est construite comme une « culture sans émotions » (p. 318) au sein de laquelle le scientifique se doit de maîtriser ses passions afin d'effacer toute trace de sa subjectivité.

- 6 En conclusion, Françoise Waquet évoque le « retour du refoulé » (p. 304) d'une telle culture réputée sans émotions, au sein de laquelle subsistent pourtant des affects, dont l'ouvrage fait une sorte d'inventaire. Elle ouvre ainsi quelques pistes de réflexion sur le diktat d'un scientisme générateur de ces souffrances précédemment évoquées, que le monde universitaire a trop longtemps ignorée (p. 321-323). Au-delà d'un « idéal d'objectivité » construit par une « culture sans émotions », l'auteure se prend à imaginer le retour des émotions dans le travail scientifique grâce notamment à la « reconnaissance de [leur] valeur cognitive » (p. 324) – c'est en cela que « la science est humaine ».
- 7 Cet ouvrage vient donc sanctionner le retour depuis la fin des années 1990, et plus particulièrement depuis les années 2010 pour les sciences et les savoirs, d'une histoire des émotions souvent envisagée comme héritière de l'histoire des sensibilités de Febvre, littérature secondaire néanmoins éludée volontairement par l'auteure<sup>6</sup> (p. 9). Cette impasse nuit parfois à l'argumentation puisque les émotions sont prises dans une acception anglo-saxonne contemporaine relativement lâche, et synonyme de passion, sentiment ou affect – de la même manière, « chercheur », « scientifique » et « savant » ne sont pas distingués. Des concepts tels que ceux d'« économie émotionnelle » ou de « régime émotionnel » ne sont pas définis, tandis que les définitions d'« écologie », de « milieu » ou de « vie-travail » restent trop succinctes pour capter la spécificité du chercheur scientifique. L'envers de cette approche est de laisser parfois au lecteur le sentiment que l'émotion reste un à-côté contingent de la recherche. Si Françoise Waquet réussit son entreprise d'objectivation des émotions présentes dans la pratique de la science, cet ouvrage, par sa généralité et sa large bibliographie tenant lieu de point de référence, appelle la poursuite d'« études microscopiques » (p. 319).

## NOTES

1. Françoise Waquet, *Le latin ou l'empire d'un signe. XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Albin Michel, 1998.
2. Françoise Waquet, *Parler comme un livre. L'oralité et le savoir (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Albin Michel, 2003.
3. Françoise Waquet, *Les enfants de Socrate. Filiation intellectuelle et transmission du savoir, XVII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle*, 2008.
4. Françoise Waquet, *L'ordre matériel du savoir. Comment les savants travaillent, XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2015 ; compte rendu de Boris Urbas pour *Lectures* : <http://journals.openedition.org/lectures/18603>.
5. Françoise Waquet, *Le Modèle français et l'Italie savante. Conscience de soi et perception de l'autre dans la république des lettres (1660-1750)*, Rome, École française de Rome, 1989.
6. Pour une revue de la littérature récente à ce sujet, voir : Jan Plamper, *The History of Emotions: An Introduction*, Oxford, Oxford University Press, 2015 ; compte rendu de Nicolas Guyard pour *Lectures* : <https://journals.openedition.org/lectures/18081>.

---

AUTEUR

**SIMON DUMAS PRIMBAULT**

Docteur en histoire et civilisation de l'Institut universitaire européen (Florence).